

René Lew,
le 7 avril 2014,
à la suite de l'exposé de Jeanne Lafont
à la lysimaque le 5 avril 2014,
sur « Le point Φ »

Retour sur la/les ligne/s de décussation et les points singuliers, dont le point Φ de Lacan

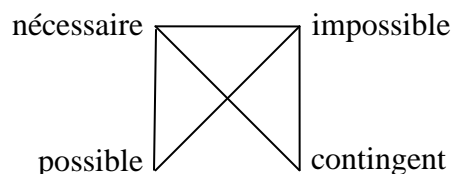
Je vais commenter ici — selon mes notes et avant de lire le texte sur lequel elle a appuyé son propos¹ — le questionnement de J. Lafont relatif à ce qu'il en est de réel ou de métaphorique des lignes d'immersion du plan projectif immergé en *cross-cap* ou, mieux, en surface de Boy.

*

Il est vrai que je ne prends pas systématiquement toute superposition ou toute condensation comme métaphorique. Ainsi en est-il des fonctions que je dispose au même poste, disons, du nécessaire dans la structure subjective.

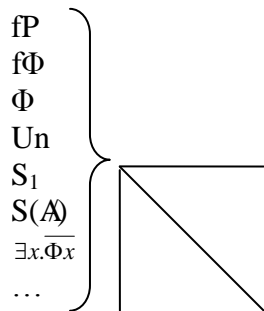
1. Sur l'équipotence des fonctions nécessaires

Effectivement je superpose — voire condense — plusieurs fonctions au poste du nécessaire dans le carré modal.



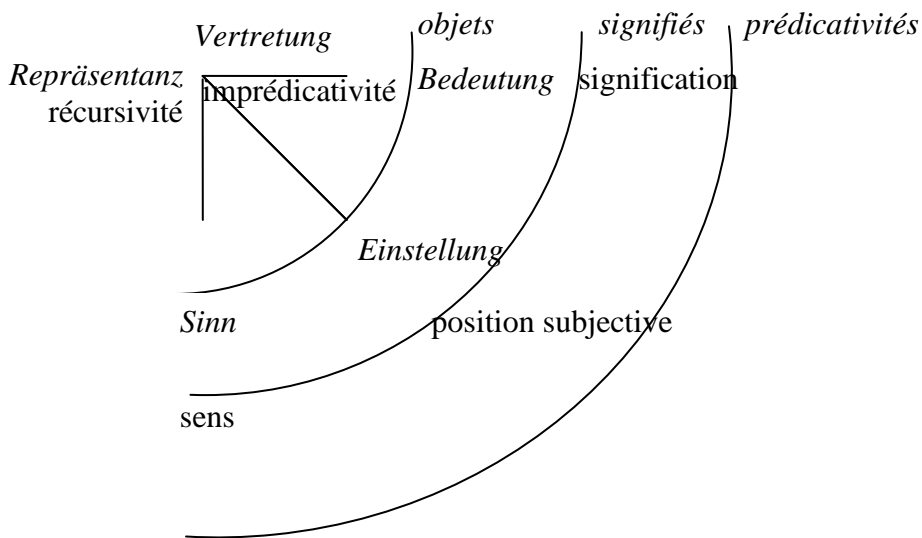
Ce sont la fonction Père, la fonction phallique, l'Un unaire, le S_1 , $S(\mathbb{A})$ et toute fonction en intension, en particulier directement réursive.

¹ Suite du 10 avril 2014. Après avoir lu le texte de l'exposé de Jeanne Lafont, je n'ai rien à spécifier plus avant. (Notons, pour le corriger, le *lapsus calami* qui lui fait écrire « droit / haut » pour « en haut et à gauche ».)



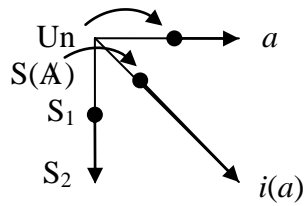
Ce sont des modalités du mode « nécessité » ou « obligation » — c'est-à-dire des manières subjectives d'appréhender ce mode, déjà subjectal par lui-même. Les modalités premières sont déjà des manières de souligner l'existential subjectif, ici elles en permettent le passage à l'objectal par leur puissance 2 :

$$\begin{aligned} \text{Repräsentanz} \times \text{Vertretung} &\rightarrow \text{Bedeutung}, \\ \Phi \times \Phi &\rightarrow a. \end{aligned}$$



Ces fonctions superposées au même poste de structure ne sont en fait que des abords distincts de la même fonction réursive, univoque en dehors de sa modalisation.

Elles sont congruentes les unes aux autres avec effectivement un reste.



Et, à mon sens, elles sont congruentes entre elles *modulo* leur récursivité² :

récursivité x imprédictivité → prédictivité.

Il n'empêche que l'usage qu'a Lacan de la congruence (\cong , note 1, p. 515 des *Écrits*) ne se limite pas à la métaphore.

Ainsi partant de S/s, Lacan en vient, au travers de

$$f(S)\underline{1},$$

s

à spécifier par une congruence cette « incidence du signifiant sur le signifié » sous l'angle de la métaphore, mais aussi de la métonymie.

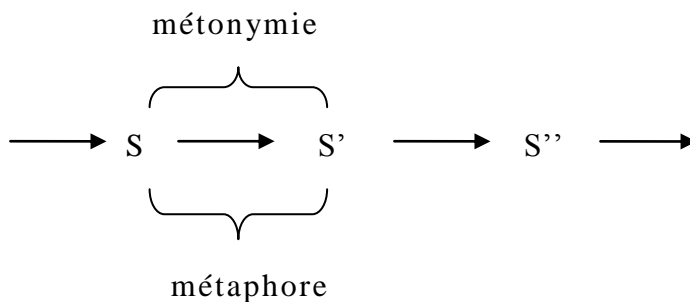
Soit pour la métonymie :

$$f(S \dots S') S \cong S(-)s$$

et pour la métaphore :

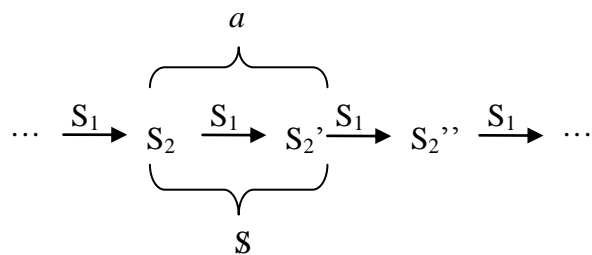
$$f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S(+).s.$$

Cette écriture correspond strictement à la transcription que j'en donne dans la chaîne signifiante linéaire :



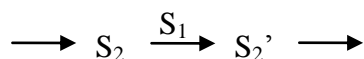
² Un nombre est congruent à un autre, si leur différence est divisible par un troisième (leur « module »). Ainsi 9 est congruent à 1 *modulo* 2, 4 ou 8).

En effet « c'est la connexion du signifiant au signifiant qui permet l'élosion [propre à la fonction Φ] par quoi le signifiant installe le manque de l'être [!] de la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification [... le reste du paragraphe est à lire]. » Et « c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création [... *ibid.*]. » À la place du S_1 — qui désigne « dans le contexte le terme productif de l'effet signifiant (ou *signifiance* [je souligne, R.L.]), on voit que ce terme est latent [et produit au bout du compte par dévoilement] dans la métonymie, patent [et d'ores et déjà présent] dans la métaphore » — je situe assurément la signifiance, mais variablement selon qu'on en considère l'effet au point d'aboutissement S_2 (dans la métonymie) ou d'emblée actuel dans la métaphore. C'est souligner que, dans la métonymie, la signifiance échappe dans son produit — un produit qui induit l'effet de signifié — et que, dans la métaphore, c'est bien elle qui produit l'effet de signifié.



Pour éviter toute confusion, j'ajouterai quatre remarques.

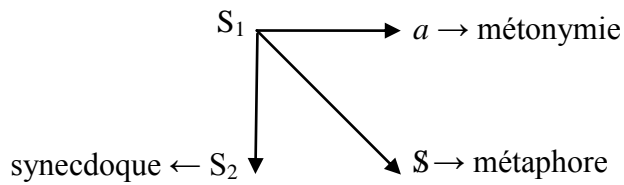
(1) À l'époque de « L'instance de la lettre »... » Lacan ne disposait pas de la différenciation en signifiant unaire et binaire. Seule comptait l'articulation signifiante donnée entre deux signifiants S et S' , tels que je les ai mis en chaîne dans mon premier diagramme de la concaténation signifiante. La signifiance unaire, pour moi, c'est l'articulation signifiante entre deux signifiants, binaires précisément de devoir s'articuler l'un à l'autre, le second à un troisième et ainsi de suite.



(2) L'objet métonymique a est la prise en compte de cette signifiance S_1 cette fois extensionnelle (objectalisée). Il est donc, pour moi, de l'ordre de la *Bedeutung* de Frege (en tant qu'objet, parcours de valeurs) et donc le tenant lieu de la signification. Par contre le sujet métaphorise la pure relation signifiante qu'est S_1 .

(3) Cette différenciation opère à constituer le discours $\underline{S}_1 \rightarrow \underline{S}_2$.

(4) La signifiance transparait ainsi au travers de trois effets de signifié, réel, imaginaire, symbolique.



Dit autrement, la signifiante S_1 se transcrit en particulier en signifiant $S_2 : (S_1 \rightarrow S_2)$. C'est ici donné par Lacan comme $f(S \dots S')$. Par contre l'effet de signification est donné, toujours par lui, comme métaphore au travers du franchissement de la barre \underline{S} .

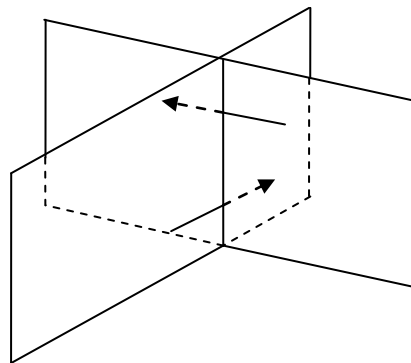
Cela peut s'écrire :

$$f(S_1 \rightarrow S_2) \cong S_2 (-)a$$

$$\text{et } f\left(\frac{S_1}{S_2}\right) \cong S_1 (+)S.$$

où l'objet a conjoint, comme manque, le manque subjectal à ce semblant de plein qu'il représente comme objet, et le sujet comme divisé représente la signifiante comme pure relation signifiante.

Je ne dirai donc pas que cette congruence est métaphore, mais qu'elle est à la fois *continuité* opérant par la mobilité d'une absence (comme une fonction en met en jeu le principe), telle qu'une métonymie en fait état, et *franchissement*, opérant par l'absence du barrage que constituerait une solution de continuité (si une fonction ne se définissait pas déjà de passer outre un tel évidement), comme y correspond une métaphore.



2. Sur la ligne d'immersion

Cette équipotence est donnée dans la ligne de décussation du *cross-cap* comme une série de points doubles (puisqu'ils correspondent au croisement fictif — et attendant à l'immersion du plan projectif — de deux lames représentant (sans plus) l'interconnexion d'une bande de Mœbius avec elle-même, sachant qu'une telle bande est l'un des deux composants du PP, l'autre étant une cupule sphérique.

Je dirai que la ligne d'immersion représente le signifiant dans son rapport au signifié : c'est une ligne constituée de points doubles et valant donc pour chacun de ses points comme la barre qui sépare et lie signifiant et signifié. Cette barre est prise métonymiquement en objet et s'avère « recharnée » métaphoriquement en sujet. Par elle-même elle n'est que le « rapport » impalpable du signifiant au signifié quand ce qui est tangible est le lien du signifié au signifié qui n'existe pas comme tel, mais uniquement par le détour de la relation signifiante :

$$\dots \longrightarrow \frac{\underline{S}}{s} \longrightarrow \frac{\underline{S'}}{s'} \longrightarrow \dots$$

Les invariants du plan projectif (qu'il soit donné comme *cross-cap* ou comme surface de Boy) se conjoignent donc (dirai-je) dans une telle ligne de recoupement qui n'est qu'un leurre — au même titre que l'est la métaphore (J. L. *dixit*) mais aussi la métonymie (R.L.). Si tout segment d'une telle ligne rencontre la métaphore comme invariant de structure (J. L.), il rencontre de même la métonymie.

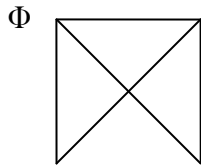
Reste à savoir de quoi ces invariants se présentent pour être la métonymie et la métaphore. Ainsi qu'en est-il des points fictifs du *cross-cap*, en particulier le point « central » de Lacan (valant le Φ symbolique) ? Pour moi ces points de condensation (voire de « concentration ») des lignes d'immersion (la ligne « rectiligne » du *cross-cap*, celle « tripale » de la surface de Boy) du plan projectif concentrent la « valeur » asphérique du plan projectif qui se joue selon une ligne rectiligne unique (si le plan projectif est construit sur une bande de Mœbius simple à une seule demi-torsion) dans le *cross-cap* ou selon une ligne triple (tri-pale, si le plan projectif est construit sur une bande de Mœbius à trois demi-torsions) dans la surface de Boy.

Ce n'est donc pas la tridimensionnalité de l'espace ambiant (le coin trièdre d'une pièce) que concentre le point triple de la surface de Boy, mais la triple torsion de sa Mœbius constituante.

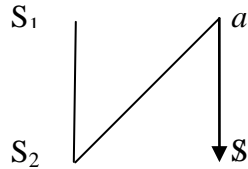
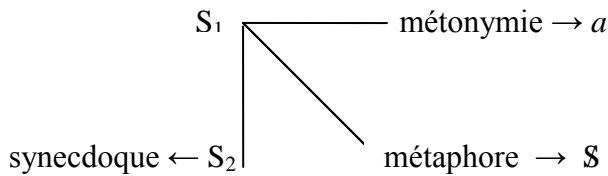
Ces invariants sont moins des impossibles (réels) que des imaginaires (tout aussi réels, mais autrement) — et leur représentation passe par des points doubles ou triples dans l'immersion en 3D du plan projectif 2D (surface). Je ne dirai donc pas que les lignes de points multiples, impliquant des tropes, permettent d'appréhender en quoi métaphore, et métonymie, j'insiste, sont des mauvaises manières de dire ce que le recoupement valide, mais je soulignerai que ce que le recoupement met en jeu est la récursivité de la signifiante et que celle-ci préside aux approches métonymique et métaphorique de l'organisation signifiante en en permettant une saisie plus imaginativement tangible en tant que trait poétique et créateur.

Il est sûr que le point triple de la surface de Boy conjoint la structure asphérique des surfaces d'empan duales du nœud trèfle, l'une des deux ayant par elle-même ce caractère triple.

3. Sur la structure triple voire tri-pale du nouage borroméen entre réel, imaginaire et symbolique

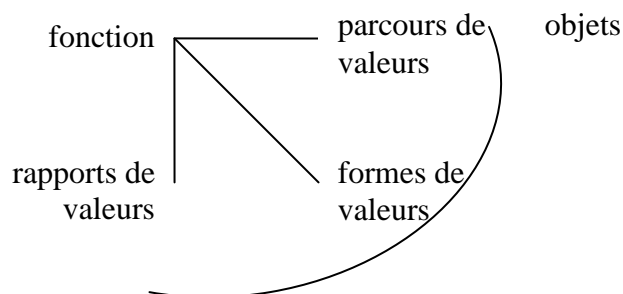


Le point Φ sinthomatique du nouage borroméen, comme je le simplifie en cette figure quadrangulaire, n'est pas pour moi métaphore, mais raison et devoir (*Sollen*) de la récursivité fonctionnelle de la signifiante intensionnelle. Cette raison se « retourne » extensionnellement en tropes.

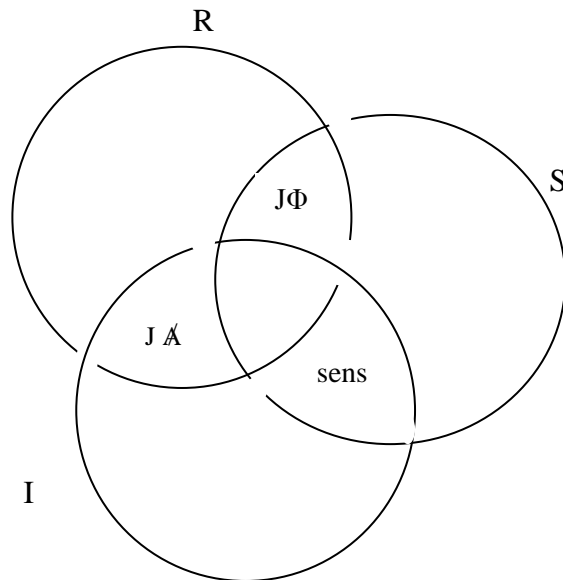


Les lignes de décussation du plan projectif immergé sont ces tropes, qui sont des praticables de la fonction, laquelle est inaccessible en intension ; comme praticables, ils rendent extensionnellement accessible cette fonction (qu'elle soit pulsion, désir, jouissance, etc.).

Il est sûr qu'ainsi le phallus Φ vaut par son absence (J. L.), autrement dit un signifiant se fonde de la fonction phallique s'il prend valeur, étant entendu que la valeur est ce qui retranscrit la fonction (intensionnelle) en objets (fonction en extensions R, I, S).



Cette valeur (J. L. le souligne à juste titre) est ce qui fait trait de l'objet, et donc de la fonction, pour un sujet. Par cette valeur qui fait trait le sujet va pouvoir s'identifier à un sexe, à un groupe (*via* l'objet commun qu'est le leader sur le modèle duquel les moi's composant le groupe vont s'identifier entre eux), etc. Au point phallique de la surface de Boy, le sujet fait effectivement valoir un « trait » constitutif des trois recouvrements du nœud borroméen mis à plat.



Là encore, autrement que Lacan, j'aurais tendance à situer la fonction Φ dans le triskel central (où Lacan situe l'objet a), en identifiant fonction phallique et sinthome nouant borroméennement les registres du nœud.

Ce n'est donc pas que le Φ « défait » la virtualité d'une valeur, mais qu'il l'induit, plus exactement il l'induit comme encore signifiante, y compris comme objet a , y compris comme sujet barré.

Dans la surface de Boy, le point triple est le réel de la récursivité et il vaut à la puissance triple (dirai-je), loin de correspondre à la symétrisation des supposés points singuliers du *cross-cap*. C'est en effet sur une telle symétrisation (dont J.-P. Petit avait indiqué le danger à Lacan) que se fondent les théories en rupture avec la psychanalyse comme celle de *gender* revu par l'École lacanienne de psychanalyse ou comme celles qui soutiennent les diverses psychothérapies.

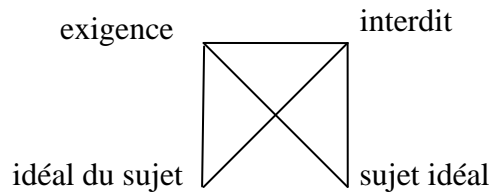
Tout le problème est celui du « trait » à valeur phallique — car il nécessite effectivement la conjonction de plusieurs traits au même endroit (de façon que cette accumulation lui fasse gagner en puissance). Mais là je ne parlerai pas d'*objet* phallique. Le réel du symbolique dépasse ainsi l'imaginaire de l'immersion 3D du plan projectif P^2 .

C'est effectivement l'équivocité de ce qui se dit qui fait tenir chaque phrase (J. L.).

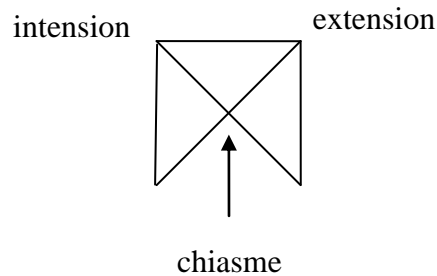
Il n'empêche qu'on peut quand même situer, mais alors imaginativement, le phallus comme signifiant et objet : à être tous ces registres à la fois, ou plutôt à les représenter tous, il ne peut être abordé que hors point de vue. Le hors point de vue est la façon dont le sujet disparaît sous le signifiant proprement dit, S_2 . Cette façon est S_1 : S_1 échappe ainsi dans S_2 .

Au fond la ligne de décussation du *cross-cap* est un fétiche et c'est ce que Freud — à mon avis — aurait fini par conclure dans son texte sur l'*Ichspaltung*, s'il avait eu loisir de le terminer : c'est à « payer » des deux côtés de la déontologie, entre *exigence* pulsionnelle (masturbation) et *interdit* familial et surmoïque (castration) que la question de l'objet se

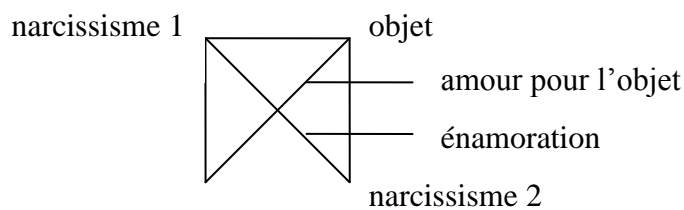
déplace (sur n'importe quel équivalent phallique) afin de persister à représenter de façon jouissive le phallus au risque d'être tranché. Entre exigence et interdit



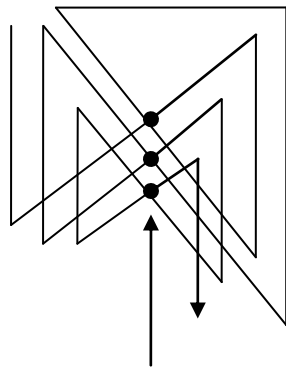
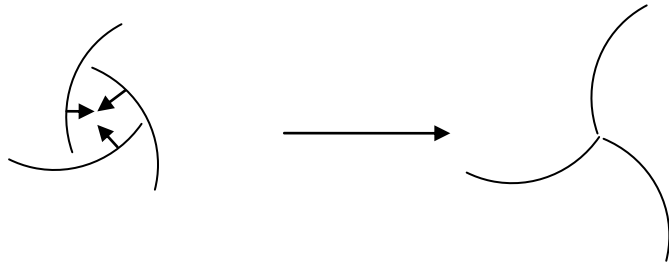
le sujet de l'idéal, devenant sujet idéal, porte le chiasme qui fait persister la jouissance en en figurant l'objet comme distinct du pénis. Les points doubles de la ligne de décussation du *cross-cap* sont ainsi des points de chiasme entre fonction (intension) et objet (extension).



Un tel chiasme est un rapport entre les amours : amour pour l'objet et amour narcissique (énamoration).



Dans la surface de Boy un tel point triple est marqué de l'objet *a* centrant, dans le nœud borroméen mis à plat, les jouissances et le sens (selon Lacan)



ligne d'immersion